

## Regards croisés sur Marc Heurgon

Par Jean-François Pertus

Si les témoins de l'époque comme les auteurs de travaux universitaires sur cette période s'accordent à signaler le rôle majeur joué par Marc Heurgon, on s'en tient trop souvent à l'influence tactique du secrétaire à l'organisation sans se demander quelle influence politique il a exercé sur l'organisation étudiante. Pour tenter d'éclairer cette influence, il faut revenir sur la pensée politique d'Heurgon et sur les circonstances dans lesquelles elle s'est formée.

Marc Heurgon est issu de deux lignées de la grande bourgeoisie intellectuelle française. Son père, professeur de latin, acheva sa carrière comme titulaire de chaire en Sorbonne où il se fit remarquer comme le type achevé du mandarin ultra-conservateur. Sa mère, Anne Desjardins, héritière d'une lignée de grands intellectuels, possédait le château de Cérisy et y organisait les fameux colloques à partir desquels elle régnait sur une bonne part de la vie intellectuelle et culturelle (Marc Heurgon participa à l'un d'entre eux sur La Décolonisation et ses Problèmes, avec Jean-Marie Domenach, Jean Lacouture et Germaine Tillon, en septembre 1958. Pascal Ory rapporte que l'année précédente il fut membre de la Fondation Thiers et, toujours en 1957, il publie un article dans la revue Esprit, « Tunisie, un an d'indépendance »). De ces origines et de l'éducation qu'elles lui donnèrent est probablement née une vision hautaine, aristocratique de la société se manifestant entre autres par un mépris ironique des valeurs « petites bourgeoises ». Nous y reviendrons.

Certes, ces origines grandes bourgeoises ne font pas d'Heurgon une exception parmi les dirigeants du PSU. Claude Bourdet, Gilles Martinet, Pierre Naville et quelques autres n'ont rien à lui envier sur ce plan. La différence est que les autres ont choisi très tôt l'engagement aux côtés du prolétariat, de surcroît dans des circonstances historiques (résistance puis contestation de gauche du Parti Communiste) qui leur ont apporté une solide formation théorique marxiste. Heurgon n'a pas du tout le même parcours. C'est plus âgé qu'il s'engage en politique à l'UGS par sensibilité à la cause algérienne. Avant cela, sa seule expérience « militante » consiste en des années de scoutisme.

A l'UGS, son intelligence, sa culture historique et sa disponibilité militante font vite de lui un proche de dirigeants aussi brillants et aguerris que Jean Verlhac ou François Furet qu'il considérera toujours comme ses maîtres à penser politiques. Il y nouera aussi une relation faite d'une sorte de fascination admirative pour Gilles Martinet dont la facilité et le brio l'épataient mais dont la légèreté l'exaspérait. Comment, dans un tel cénacle, se faire une place et si possible une légitimité quand on est sans expérience ? La solution apparaît vite à l'ambitieux néophyte : tous ces intellectuels multicalques (à la notable exception de Verlhac) ont peu de temps à consacrer aux tâches d'organisation auxquelles de surcroît leurs goûts ne les portent guère. Voici donc comment, à l'UGS et surtout au PSU, Heurgon va se donner la position d'indispensable organisateur et homme d'appareil.

Pourquoi ce brillant agrégé d'histoire, promis aux plus hautes destinées universitaires s'il avait mené à bien une thèse depuis longtemps ébauchée,

consacre-t-il près de dix ans de sa vie à compter manuellement des cartes d'adhérents et à sillonner la France au volant de sa pittoresque DS Citroën pour convaincre quelque obscur secrétaire de section de ses choix de congrès ? Il a souvent donné cette réponse devant ses proches : « Plutôt que d'étudier et d'enseigner l'Histoire, je préfère la faire ». Ainsi, cette vie assumée de tâcheron de l'organisation est la voie retenue pour une très haute ambition. Totalement étranger à la vulgate stalinienne, éprouvant pour la social-démocratie une répulsion méprisante, Heurgon veut entrer dans l'Histoire grâce et avec un PSU fort.

Son seul objectif stratégique est donc la construction d'un PSU puissant et autonome. Il ne se fait pas d'illusions : il s'engage dans une très longue marche. Les débats théoriques qui agitent le parti ne l'intéressent guère. « Couches nouvelles », « capitalisme d'organisation » et autres concepts qui agitent le PSU des années 60 de débats passionnés le laissent froid. Sa seule ligne de conduite consiste à fédérer tous ceux qui, à travers des cheminements divers, veulent construire un PSU autonome et acceptent de combattre avec lui les tendances « capitulardes » de ceux qui assignent au parti un rôle historique provisoire d'agent de l'unification de la gauche.

Sa réflexion personnelle est à un autre niveau. Ce qui le passionne, à quoi il est prêt à consacrer d'interminables discussions nocturnes, c'est l'Histoire. Son immense culture dans ce domaine est ultra-classique. S'il peut parler des heures durant des révolutions Française ou Russe, c'est toujours pour décortiquer le rôle et la stratégie des dirigeants. Il en est absolument resté aux formes les plus classiques de la culture historique.

Et voici Mai 68 : l'histoire le rattrape beaucoup plus tôt que prévu. Le PSU est en manque de stratégie et surtout de forces massives pour imposer sa marque au mouvement, mais Marc Heurgon va faire en sorte, avec d'autres, que le parti en devienne un courant significatif et plus qu'un simple participant. Après l'échec, tout de suite après, il y a les législatives. Bonne occasion de plonger dans l'action politique plus traditionnelle. Heurgon se présente au quartier latin, contre le gaulliste de gauche historique René Capitant, et obtient un score très honorable (10,4%).

Mais, désormais, une nouvelle étape va s'inscrire qui le conduira vers le courant de la Gauche Ouvrière et Paysanne (GOP) dans un processus de réflexion sur le « Que Faire », par ailleurs titre d'une revue dont il sera sinon le fondateur, tout au moins l'artisan essentiel.

### **1964 – 1968 : les ESU pensent-ils ?**

Dans cette période, Heurgon veut donc construire à long terme un PSU fort et autonome et y asseoir son influence puis son pouvoir. Il est naturel que dans la mise en œuvre de cette stratégie, le développement des ESU soit devenu une priorité à laquelle il a consacré une large part de son inlassable activité. Il s'agit d'attirer au Parti une génération nouvelle, rarement influencée par les débats antérieurs, un peu comme ces nouveaux membres du Parti Socialiste de Mitterrand qu'on appellera les « sabras ». L'enjeu est d'autant plus important que contrairement à ce qui se passe, par exemple, au Parti Communiste, les sections étudiantes du PSU sont membres à part entière du Parti, votent dans leur fédération départementale pour les congrès et

peuvent constituer pour le dirigeant qui aura su se les attacher des « gardes rouges » extrêmement utiles.

C'est ainsi que dès 1963 et jusqu'en 1968, Heurgon suit et anime au jour le jour la reconstruction des ESU en y apportant toute son efficacité méthodique et en surveillant très étroitement le maintien de l'hégémonie parmi les étudiants de sa ligne de développement autonome. Cette stratégie va se révéler à deux reprises au moins très efficace. Dans une première phase, les étudiants vont constituer une force d'appoint non négligeable dans la mise en minorité définitive du courant « unitaire » de Jean Poperen. Dans un deuxième temps surtout, les sections étudiantes vont constituer une carte déterminante (l'autre étant l'instrumentalisation de Michel Rocard) dans la victoire de la stratégie d'autonomie du PSU contre Gilles Martinet et sa ligne de jonction avec la social-démocratie.

Comment des centaines de militants étudiants du PSU se sont-ils accommodés d'un tel statut dans une période de bouillonnement idéologique et théorique où s'affrontaient dans les universités, à l'UNEF et autour de différents groupes ou revues, « italiens » et tenant de la « 4<sup>e</sup> internationale », « maos » et « lambertistes », « gauche syndicale » et « minos » ?

Premier élément de réponse : pour beaucoup d'entre eux, ça ne les intéresse pas beaucoup. On chercherait vainement, dans cette période, de la part de militants des ESU, une intervention à l'UNEF qui fût tant soit peu marquante ou un écrit qui fût tant soit peu remarqué à l'extérieur de l'organisation. A l'instar de leur inspirateur Marc Heurgon, la plupart des militants ESU se consacrent à des tâches d'organisation et de recrutement et pour beaucoup, à des batailles internes à leurs fédérations du Parti ou à leur AG de l'UNEF.

De surcroît, pour ceux que ça intéresse davantage, la production théorique des intellectuels du PSU est riche et diverse et ils y trouvent une nourriture substantielle même si elle est parfois décalée avec les débats qui agitent au même moment la crème des militants étudiants.

Notons enfin la discipline de parti dont font preuve collectivement les étudiants dans cette période en défendant des thèmes validés par le Parti qui sont parfois en décalage avec la gauche étudiante voire avec les sentiments des ESU tels que le « contre-plan », le colloque de Grenoble ou des positions « centristes » sur la question Palestinienne.

### **Les ESU et l'UNEF.**

Après les accords d'Evian qui, en 1962, mettent fin à la guerre d'Algérie, l'UNEF connaît une difficile reconversion. Depuis des années sa pratique mêlait la lutte aux côtés du peuple Algérien à des formes assez traditionnelles de syndicalisme corporatif. Sur quelles bases réinventer une pratique syndicale étudiante ? Cette question va faire l'objet de débats théoriques d'un niveau souvent élevé même s'ils sombrent parfois dans des affrontements byzantins et des sociodrames nocturnes épuisants. C'est Michel Mousel qui initie au congrès de Dijon une réflexion qui porte à la fois sur la signification d'une organisation syndicale de masse, capable de prendre à son compte une réflexion sur la réforme de l'Université avec le plan

Fouchet qui se profile et d'en tirer des conclusions pour l'action revendicative. Par la suite on entendra surtout les responsables de la tendance « Gauche Syndicale » hégémoniques à la Sorbonne qui s'affrontent aux tenants de la ligne « universitaire » regroupés autour de l'AG de Rennes et des ENS notamment. Les « Althusseriens » de l'Ecole Normale commencent un peu à se faire entendre. Les AG et congrès sont le lieu d'affrontement entre des orateurs brillants et bien armés théoriquement, la plupart actifs au sein de l'UEC. Les militants des ESU sont nombreux dans les assemblées générales ou les congrès de l'UNEF comme responsables de nombreuses AG de province essentiellement. On les entend peu, car ils sont plus attirés par un militantisme cherchant à occuper des responsabilités dans l'organisation syndicale qu'à participer pleinement à des débats dont beaucoup ont leur origine à l'extérieur de l'UNEF elle-même. C'est ainsi que l'on peut comprendre les bases explicatives de leur rôle à venir en mai 68.

Du côté des dirigeants « adultes » du PSU, personne ne s'intéresse vraiment à ces débats, y compris ceux qui en auraient la capacité théorique : beaucoup n'en comprennent pas le sens et ne font aucun effort pour fournir aux ESU les armes qui leur permettraient de mieux jouer leur rôle dans les enjeux internes à l'UNEF.

Pas plus que les autres, Marc Heurgon ne porte le moindre intérêt au fond des débats de l'UNEF. En revanche, il se tient informé de très près de la situation tactique et des rapports de force dans le syndicat étudiant. Il suit avec intérêt le creusement de la distance entre les débats de plus en plus stériles des leaders nationaux et la diversité des pratiques à la base qui conduisent ici à une quasi disparition du syndicat étudiant, là à une activité pauvre en armature théorique mais assurant une survie de l'organisation. Vient le moment où la déliquescence atteint son comble : l'UNEF est terriblement affaiblie en effectifs, les caisses sont vides et aucun des leaders au verbe charismatique ne se sent capable de proposer un projet mobilisateur. Personne ne veut plus de la direction de l'UNEF.

Personne ? Si, le Parti Communiste qui a complètement repris en mains son organisation étudiante s'y verrait bien. Du coup s'établit un consensus négatif : si le PSU veut y aller, grand bien lui fasse, ça nous évitera de donner du poids aux « stals » que certains appellent déjà « révisos ». Car c'est bien les ESU en tant que tels qui se portent candidats à la direction de l'organisation. La fiction syndicale est abandonnée. Des responsables des ESU dépourvus de tout mandat syndical interviennent à l'Assemblée Générale à laquelle ils sont présents sous prétexte de service d'ordre. Sur décision de Marc Heurgon et du bureau national du PSU, les ESU ne conquièrent pas l'UNEF, ils la ramassent. Le plus difficile aura été de convaincre un nombre suffisant de militants de qualité pour constituer un bureau national : ils n'ignorent pas ce qui les attend tant du point de vue de la déliquescence de l'organisation que de l'absence de projet.

## **Mai 68.**

L'exercice sans véritable projet de la direction d'une organisation en pleine déliquescence eût pu tourner à la déroute politique. La divine surprise de Mai 68 va (provisoirement) en décider autrement. Si aucune organisation n'a la capacité politique et/ou organisationnelle d'en prendre la direction, les militants vont l'encadrer du début à la fin. L'Université compte des milliers de militants formés et

organisés. La plupart appartiennent à des groupes politiques, d'autres sont « seulement » militants de l'UNEF ou d'organisations « thématiques » comme des mouvements anti-impérialistes. Certaines organisations étudiantes (trotskistes-lambertistes ou maoïstes) passent complètement à côté d'un mouvement qui ne répond pas à leurs schémas théoriques. Deux organisations sont immédiatement « en prise » avec les événements : les ESU et la JCR. Ils vont fournir l'encadrement politique qui va permettre aux manifestations et occupations de se développer efficacement et durablement. Si les ESU ne sont pas tout à fait aussi structurés que leurs camarades trotskistes, en particulier pour l'efficacité des services d'ordre, ils sont efficacement présents dans toutes les villes universitaires. Surtout, leurs positions dirigeantes à l'UNEF au niveau national et dans beaucoup d'AG locales les désignent comme porte-paroles et émetteurs des mots d'ordre.

L'appartenance des ESU au Parti « adulte » va leur conférer une force supplémentaire. De l'assistance de militants aguerris pour les mesures de sécurité et l'organisation des manifestations à l'équipement des services d'ordre en casques de moto, de l'analyse politique à la facilitation des contacts avec les syndicats ouvriers, le PSU va contribuer au rôle majeur joué par les ESU dans l'encadrement du mouvement à Paris et dans la plupart des villes universitaires.

### **Regards croisés sur Marc Heurgon** *Par Jean-Claude Gillet*

J'ai plusieurs points de désaccord avec l'interprétation de Jean-François Pertus bien qu'il ait accepté d'intégrer certains des amendements que je lui ai proposés.

J'ai connu Marc Heurgon en 1960 et notre dernière rencontre politique est intervenue à Perpignan en 1971 : je l'ai revu plusieurs fois avant 2001, date de sa mort, lorsqu'il vivait près de Nîmes où il m'avait invité (je ne fus pas le seul dans ce cas). Je n'étais pas parmi les plus proches, mais je l'ai suffisamment observé pour me permettre de jeter ces quelques lignes.

1) D'abord il me semble que Jean-François Pertus présente une vision psychologisante du personnage avec sa « *vision hautaine* » et « *aristocratique de la société* », sa « *répulsion méprisante* » de la social-démocratie. Autocentré sur lui-même, Marc Heurgon viserait donc à « *asseoir son influence, puis son pouvoir* », « *surveillant très étroitement...sa [souligné par moi] ligne de développement autonome* » des ESU (les « *sentiments* » de ces derniers sont évoqués plutôt que leurs combats et leurs orientations), cherchant aussi « *l'instrumentalisation de Michel Rocard* ». Il passe beaucoup de temps « *à compter manuellement des cartes d'adhérents* » et se déplace à travers la France pour « *convaincre quelque obscur secrétaire de section* ».

On pourrait dire, dans une lignée subjectiviste et naturaliste (« *il est naturel que dans la mise en œuvre de cette stratégie...* »), que, dans sa façon de dépeindre Marc Heurgon, l'auteur révèle peut-être ici une projection de sa part sur le personnage : personnellement, au contact de Marc Heurgon, je n'ai jamais observé la moindre tentative de mainmise sur ma façon de penser et d'agir. Bien au contraire, j'ai toujours apprécié le respect qu'il me manifestait. Dès mon âge de raison, j'ai toujours

su qu'il fallait un autre parti socialiste autonome (d'où mon adhésion au PSA), capable de créer un rapport de forces qui puisse faire bouger les lignes politiques et idéologiques comme on dit aujourd'hui. C'était l'aspiration de milliers de militants et le secrétaire à l'organisation ne comptait pas les cartes pour le plaisir, mais les analysait pour en repérer les grandes forces soit individuelles (appartenance syndicale ou à d'autres associations, âge, fonction professionnelle), soit collectives par la capacité à créer des réseaux à l'intérieur du parti ou à l'extérieur pour mieux assurer son développement. Les militants, les responsables ou Michel Rocard ne peuvent être réduits à de simples pions sur un échiquier que l'on peut manipuler à sa guise dans une vision de l'histoire relevant plus de l'historiographie à la Robert Castelot que de l'école marxiste ou de celle des Annales. Marc était peut-être plus proche d'une vision anthropologique de l'histoire, éloignée d'une démarche philosophique à la Hegel ou d'une dialectique marxiste trop centrée de façon classique sur les « superstructures » ou sur le seul concept de la lutte des classes visant à expliquer le déroulement des événements historiques. On comprend ainsi sa passion pour Bonaparte (et accessoirement pour Napoléon), avec toute l'aventure d'un personnage plongé au cœur des mêlées et des démêlés de l'histoire de la Révolution française.

En ce sens le secrétaire de section est un acteur important : non pas pour le convaincre de rallier son « panache blanc » mais pour, de façon très réaliste, programmer des initiatives permettant d'augmenter l'influence du parti. La plus petite des fédérations (j'en ai été le témoin dans l'Indre par exemple) n'était pas négligée dans le sens de cet effort nécessaire d'implantation.

Que sa connaissance des forces et faiblesses de l'organisation lui ait servi à défendre le courant auquel il appartenait, certainement ! Quoi de plus logique dans la conduite d'une stratégie que d'utiliser les réseaux pertinents à des fins collectives et même personnelles dans une ambition légitime. Qu'il fût ironique et cinglant dans sa critique de la social-démocratie, soit ! Mais qui ne se revendiquait pas, pour les militants des années cinquante issus des luttes anticoloniales présents au PSU, d'une politique agressive, (qui durera jusqu'aux -et y compris- années de pouvoir de François Mitterrand), vis-à-vis de tout ce qui rappelait la vieille SFIO et ses politiciens qui, au nom de la France, avaient mené une guerre coloniale sanglante, injuste, nauséabonde : nous avons voté pour eux par discipline (« au deuxième tour on élimine ») en mettant le bulletin dans l'urne comme s'il était placé « au bout d'une canne à pêche », paraphrasant ainsi le César de Marcel Pagnol.

Enfin, je pense que si quelqu'un « voulait entrer dans l'histoire » à partir du PSU, c'est plus Michel Rocard qu'il faut désigner que Marc Heurgon (lequel par ailleurs n'a pas fait partie, et pour cause puisqu'il n'était plus au PSU, de ceux qui ont mis Michel Rocard en minorité au Conseil national d'Orléans de 1974). Marc était-il si fin stratège que cela ?

2) Je ne peux partager non plus son intérêt pour la question provocatrice « *Les ESU pensent-ils ?* ». Outre que cette phrase de Jean-François pourrait être interprétée comme relevant d'un certain mépris, ce qui n'est ni la démarche de l'historien, ni celle du sociologue : elle est en plus inappropriée. « *Etaient-ils armés idéologiquement ?* », voilà la bonne question et l'enjeu réel.

En premier lieu, les partis de gauche, PCF et PSU, sont alors face à des étudiants ou des jeunes qui se radicalisent et qui réclament toute l'attention de leurs directions, représentées ici par Leroy et là par Heurgon. C'est d'ailleurs une tradition. Pour le PSU, Marc Heurgon n'a pas été tendre avec les étudiants socialistes révolutionnaires (j'en étais) ou trotskistes, vivant en fractions à l'intérieur du parti.

A cette époque il est vrai que les militants étudiants du PSU en plein développement ont paradoxalement des difficultés à participer de façon marquante aux débats qui traversent l'UEC, à l'initiative du courant « italien » d'abord (plus proche de l'orientation du PCI avec Togliatti, puis de celle de la gauche de ce parti avec Lucio Magri, Rosana Rossanda ou Pietro Ingrao par exemple), des trotskistes ensuite (avec leurs diverses obédiences) ou des futurs maoïstes. Il est acquis aussi qu'il n'y a pas si longtemps les ESU sortaient d'une crise résultant des affrontements internes au PSU : certains d'entre eux vont d'ailleurs rejoindre l'UEC ou des groupes trotskistes leur paraissant plus attractifs. En même temps il faut reconnaître que l'UEC et le PCF offrent un encadrement, une référence historique et une formation idéologique permettant une dialectique discursive que ni le PSU, ni les ESU ne sont encore en mesure de proposer.

A l'inverse, les ESU vont être capables de fédérer des énergies, à l'UNEF par exemple, entre des forces souvent multiples sur le plan idéologique (de la JEC à différents groupes de l'UEC en passant par des apartidaires). Ils sont donc plus novices en politique, moins bien préparés aux joutes théoriques, voire s'en méfiant après l'implosion de la première génération d'ESU, suite aux avatars qui ont secoué le PSU naissant ?

En même temps, ils commencent à s'appuyer sur la production théorique des intellectuels du PSU, riche et diverse, et ils y trouvent une nourriture substantielle même si elle est parfois décalée avec les débats qui agitent au même moment la vie politique étudiante : quand on lit dans Tribune étudiante le texte d'orientation voté lors de la 7<sup>e</sup> conférence nationale des ESU en février 1966, ce texte de 12 pages bien serrées est plus que satisfaisant du point de vue de sa teneur politique (cf. encadré sur ce thème). De même concernant l'UNEF, est-il nécessaire de rappeler une nouvelle fois (comme le fait d'ailleurs Jean-François Pertus) que c'est Michel Mousel qui a été l'initiateur de la réflexion théorique qui se prolongera dans les années suivantes, grâce à son texte présenté au congrès de Dijon sur « La réforme de l'université » ?

Rappelons enfin pour mémoire que pour le congrès national de Gennevilliers de juin 1965 les bureaux des sections ESU des sections étudiantes de droit et de Sorbonne ont présenté un amendement au texte d'orientation du bureau national comprenant quasiment 3 colonnes des petits caractères du Courrier du PSU (n°5, nouvelle série, pages 11 et 12) portant sur « *Le mouvement ouvrier face au capitalisme* » et « *Pour un véritable parti socialiste* ». On y trouve une analyse actualisée de la lutte des classes, ainsi que des rapports entre démocratie et socialisme, entre réformisme et révolution, une présentation de l'alternative socialiste ne pouvant se faire que « *sur un contenu politique élevé* » incluant « *des problèmes nouveaux et importants, des problèmes autonomes et distincts : ceux de la femme, de l'école, de l'agriculture, de la jeunesse, de la culture* », aspects séparés d'une « contradiction unique », ces forces politiques, sociales et intellectuelles « *apparaissant désormais mobilisables...*

*autour de la classe ouvrière* ». Voilà ce qui serait désormais la tâche prioritaire du PSU : créer une nouvelle alliance de ces forces « *unies à un niveau de conscience toujours croissant, autour d'un programme qui définit progressivement le contenu de la société socialiste comme contre-proposition à la société capitaliste* ». A trois ans de mai 68 ce n'est pas rien.

En conclusion, rappelons que Marc Heurgon est l'auteur d'une Histoire du PSU. La fondation et la guerre d'Algérie (1960-1962), paru à La Découverte en 1994. Il est tout entier dans cet ouvrage, sûrement plus complexe comme personnage que les seuls écrits différents de Jean-François Pertus et de Jean-Claude Gillet.

*Textes extraits de l'ouvrage « Au Cœur des luttes des années soixante - Les étudiants du PSU- Une utopie porteuse d'avenir ? Ouvrage coordonné par Roger Barralis et Jean-Claude Gillet – Editions PubliSud, mars 2010- pp.157-165*